

(4)

MESSIEURS,

Il y a maintenant une année que cette Université est fondée, et c'est pour la seconde fois que nous nous réunissons après avoir solennellement remercié la Providence de cette liberté d'enseignement qu'elle a accordée à votre beau pays en récompense, je ne crains pas de le dire, de sa longue fidélité à la véritable Église. Pour nous catholiques, la science de Dieu est la première des sciences, la source de toutes les autres, et déjà elle devient, même pour les plus incrédules, la pierre de touche des connaissances humaines. Sous ce rapport il y a un progrès dont nous devons tenir compte, puisqu'il se rattache d'une manière spéciale à l'objet de ce Cours. L'incrédulité a eu ses historiens; ils ont ployé les faits au besoin de leurs folles théories, et cependant les recherches, qu'ils ont dû faire, afin de coordonner les temps anciens avec les temps modernes, les ont ramenés malgré eux aux vérités contenues dans les plus anciennes annales

du genre humain, c'est-à-dire dans l'Écriture sainte. Ce résultat est dû en grande partie à la nature même de l'histoire, et à la marche qu'elle est obligée de suivre, quand elle aspire à résoudre pleinement les questions dont elle s'occupe.

L'histoire ne semble au premier abord devoir être que le simple récit des événemens survenus dans la vie de l'humanité, ou pendant une partie de cette vie; mais si l'histoire était ainsi définie, elle ne serait plus qu'un catalogue, qu'une nomenclature de faits sans utilité pour l'avenir, sans liaison entre eux. Elle doit donc faire davantage, c'est-à-dire, relater les causes des faits qu'elle raconte, démêler l'esprit qui se meut sous cette écorce toute matérielle, saisir chaque principe à son entrée dans le monde et le suivre dans toutes ses manifestations. C'est ainsi qu'elle devient réellement instructive, qu'elle est une véritable science, qu'elle met à l'usage des temps futurs l'expérience des temps passés.

De nos jours on a compris la haute mission qui appartient à l'histoire, et un nombre infini d'hommes consacrent maintenant leurs veilles à l'exploration des anciens monumens histo-

riques. Ce mouvement est beau sans doute , mais il ne saurait produire de véritables fruits qu'autant qu'il se fait avec ordre , qu'autant , que ceux qui s'y abandonnent , ne s'égarerent point dans le dédale des siècles écoulés. Mais je le dis à regret, trop souvent l'histoire n'a été que l'instrument d'un parti, d'une opinion, et la vérité , ce dernier terme des efforts de l'historien , n'a été que trop souvent encore sacrifiée à d'odieuses passions , à d'aveugles préjugés. Voilà comment la science , qui devait, plus peut-être qu'aucune autre, servir au triomphe de la religion , lui a été longtemps hostile et a puissamment contribué à accréditer les notions les plus folles à la fois, et les plus mensongères.

Ces égaremens, Messieurs, ne doivent point nous surprendre. Tout se tient dans la vie de l'humanité, et son état actuel n'est que la conséquence des événemens survenus auprès de son berceau. Il ne peut donc y avoir d'unité dans les études historiques , si leur point de départ n'est point rigoureusement exact , si l'histoire de l'homme primitif est mêlée de fables , abandonnée à la merci de nos conjectures. Cette donnée primitive si nécessaire,

si évidemment indispensable, manque à l'incrédulité. Mais nous, Messieurs, nous la possédons. Elle n'est pour nous ni une théorie abstraite, ni une vaine formule; elle se résume en faits merveilleusement attestés, et à l'aide de ces faits, les annales du genre humain acquièrent une unité parfaite.

Ce serait une chose triste que l'exploration de ces annales, si le flambeau de la foi ne nous éclairait pas. Pour l'incrédule la vie présente est un tout incomplet, un commencement sans une fin, une existence isolée de tout avenir, et l'homme n'est plus que l'aveugle jouet d'une incompréhensible fatalité. Mais nous Chrétiens, nous savons d'où nous venons et où nous allons : nous connaissons les destinées de l'homme, et lorsque les peuples, évoqués par nos souvenirs, passent devant nos yeux, nous n'ignorons ni quel fut leur auteur, ni quel est le terme de la carrière où il les a jetés. Ainsi pour l'historien chrétien la diversité même des faits et leurs contradictions apparentes se coordonnent sans peine, et il parvient aisément d'une part à démêler les deux grands principes qui se retrouvent toujours au milieu des conflits des nations ;

de l'autre , à partager ses travaux en époques déterminées , non par les caprices de son imagination , mais bien par la nature même de la tâche assignée à chaque époque.

Messieurs , la destinée de l'homme ne s'accomplit point ici-bas , mais elle s'y prépare avec angoisse et labeur. Déchu de sa première innocence , sa débile volonté flotte entre deux forces contraires , sa corruption propre d'abord , et puis la miséricorde divine. De là les combats continuels qui se livrent dans le cœur de chacun de nous , combats , qui se reproduisent au dehors dans la société , et finissent par amener les faits , les évènements dont l'histoire garde le souvenir. Il y a donc deux tendances dans l'individu et par conséquent dans chaque société , puisque toute société se compose d'individus. Ces tendances se formulent de mille manières différentes : mais au fond leur nature ne change point , et nous les retrouverons toujours également opiniâtres , également inconciliables. Mais au-dessus de l'homme est la Providence ; dans son inépuisable bonté elle ne l'abandonne point , comme trop souvent il le voudrait , à l'empyement de ses vains désirs ,

ou plutôt lorsque la tendance au mal prévaut sur la tendance au bien , elle laisse à la liberté humaine tout son essor, et cependant elle l'assouplit, de manière à ce que le mal lui-même devienne l'instrument du bien.

Car la Providence a son plan à elle, son histoire faite d'avance, si j'ose ainsi le dire, dont l'homme ne peut s'écarter, et à laquelle la société la plus corrompue revient toujours, comme ces farouches animaux qui obéissent en rugissant à la voix de leurs maîtres. Cette histoire providentielle nous la connaissons. Dieu créa Adam pour le servir. Adam viola la loi qui lui avait été imposée, et il aurait subi la peine qu'il avait trop bien méritée, si la promesse d'un Rédempteur n'avait suspendu les effets de la colère divine. Adam vécut donc et sa postérité après lui dans l'attente du Réparateur de sa faute, et les événemens qui se pressent pendant toute cette période, ne sont que la longue préparation qui doit précéder l'accomplissement de l'œuvre d'une miséricorde infinie. Puis enfin le Réparateur descend sur la terre ; le mystère de la rédemption s'accomplit, et alors commence une autre série d'événemens, qui sont eux-mêmes

dans la mesure où le permet la faiblesse humaine, la réalisation progressive du prodige qui vient de s'opérer. Jusqu'alors l'humanité avait vécu de l'espérance donnée à nos premiers pères après leur faute, depuis lors sa vie a quelque chose de plus réel, de plus positif : car le fait, qui la soutient, n'est plus enveloppé de nuages, revêtu d'emblèmes, enseveli dans l'obscurité d'une prophétie : il est réalisé, tangible et nous pouvons le saisir dans toutes ses conséquences.

Cependant à ces deux époques, avant comme après la rédemption, les deux tendances dont je viens de parler, subsistent également, et la Providence gouverne le monde avec une même autorité. Tour à tour le bien l'emporte sur le mal, ou le mal sur le bien, et l'histoire enregistre soigneusement les noms de ceux qui représentent en des temps divers et à des degrés différens les deux tendances rivales. Les empires se succèdent, le berceau des uns est la tombe des autres, les événemens marchent, se compliquent, se multiplient, et néanmoins dans ce chaos apparent nous reconnaissons dans leurs effets et le penchant au mal qui nous est aujourd'hui naturel, et ce pen-

chant au bien que la promesse d'un Messie avait donné à nos pères, que la venue du Messie a donné à leurs enfans. Toutefois entre ces deux grandes périodes qui comprennent l'histoire future du genre humain, comme son histoire présente et son histoire passée, il y a une différence fondamentale. La Providence a fait de la première la préface de la seconde. Dans l'une elle a posé les bases, les fondemens de son Église; dans la seconde c'est l'édifice même de l'Église qu'elle a construit, édifice tellement merveilleux, qu'il résistera à l'effort des siècles à venir.

Il suit de là que l'histoire dans son ensemble n'est réellement autre chose que l'histoire de la préparation d'abord et de la conservation ensuite de l'Église du vrai Dieu. Certes sa tâche, ainsi définie, n'en est pas moins vaste, et ce qu'elle gagne en clarté, en ordre, en vérité, elle ne le perd pas en étendue. Les actes du plus faible entre nous, du plus ignoré, se rapportent, bien que souvent il ne s'en aperçoive pas, au grand but que le véritable historien ne doit jamais perdre de vue, et par conséquent il n'est aucun monument du passé que l'historien catholique ne doive consulter, aucun

fait un peu mémorable , qu'il ne doive enregistrer dans ses fastes. Son travail pour être *un* n'en sera donc pas moins *compréhensif*, et si l'on voit aisément l'immense avantage qu'il retirera de sa docilité à la parole de Dieu , nous avons peine à comprendre par quel artifice on pourra démontrer qu'il y perd quelque chose.

Mais Dieu n'agit point à la façon des hommes, et les brusques péripéties , qui changent subitement la face du monde , bien qu'elles conviennent à l'impatience de notre vie si courte, n'entrent pas dans les desseins de son éternité. Le Rédempteur avait payé notre dette sur le Calvaire depuis plusieurs siècles , et l'Église chrétienne existait déjà , lorsque s'abîma sous le poids des nations barbares l'empire si florissant , si formidable jadis de la vieille Rome. Elle avait rempli la mission qui lui avait été donnée , la mission d'assembler sous son sceptre de fer les plus brillantes civilisations du paganisme , afin que l'Église pût en faire la conquête avec le sang de ses martyrs. Mais le temple , qui dominait le vieux rocher du capitole , était celui de Jupiter , et les institutions de la cité-reine étaient toutes fon-

dées sur cette idolâtrie , que le Christ devait enfin détruire. Il y avait là une société imprégnée , saturée de tous les vices , de toutes les corruptions , qu'avait créées une longue suite d'erreurs , qu'avait développées une longue suite de victoires. Le christianisme la pénétra il est vrai , mais elle-même elle se refusa au bienfait , qu'il lui apportait , elle demeura païenne , dans tout ce qui n'était point dogme , dans tout ce qui n'était point religion , et le schisme de Constantinople , l'asservissement des chrétiens d'Orient au sabre de Mahomet est là , pour nous apprendre quel eût été le sort de notre Occident , si Dieu n'en avait eu pitié , si Dieu ne l'avait rajeuni dans un baptême de sang.

Voyez accourir , comme s'ils entendaient sa voix , ces païens du nord et de l'est , qui , pressés les uns par les autres , se refoulent jusque sur le territoire , que protégea si longtemps l'aigle des Césars. Sur toute cette vaste frontière , qui s'étend depuis l'Euxin jusqu'à la mer d'Allemagne , ils se frayent d'innombrables passages et bientôt l'Italie elle-même est dévastée par eux. D'abord ce sont les Germains d'Arminius , qui vengent leurs an-

ciennes injures par de continuelles incursions, et pendant que les Romains leur résistent à peine, voici que les Goths à l'autre extrémité viennent tout-à-coup assaillir des princes, qui ne savaient pas encore le nom de ces ennemis nouveaux. Entre ces tribus d'une même race mille autres s'agitent toutes également guerrières, toutes également avides de pillage. Cependant Rome se soutient encore. Mais dans les profondeurs de l'Asie un événement, qu'elle ignore, s'accomplit enfin. Vaincue par les Chinois ou entraînée par les habitudes de sa vie pastorale, la nation des Huns s'avance du nord-est. A la sortie de ses steppes elle rencontre le grand empire Gothique qu'elle brise à son passage. Alors le flot des barbares, grossi par les vainqueurs, s'avance irrésistible contre une société mourante et maintenant trop faible pour le repousser. La ville, qui fut la capitale du monde civilisé, qui n'est plus que la capitale de l'empire d'occident, Rome succombe enfin, et la civilisation païenne, parvenue à son dernier terme, disparaît avec elle.

Pendant que les chrétiens d'occident envahis par des barbares idolâtres accusaient peut-être la Providence de les avoir aban-

donnés, la Providence continuait son œuvre et le christianisme s'infiltrant chez les vainqueurs, les civilisait rapidement. Mais l'unité politique, que Rome païenne avait étendue si loin, devait faire place à une autre unité plus vaste encore, à l'unité religieuse. Et comme si Dieu avait voulu récompenser les hommes, qui, à leur insu, avaient si bien rempli la mission préparatoire qu'il leur avait confiée, une dignité plus haute fut donnée à la cité qu'ils avaient tant aimée, et Rome, jadis le centre du pouvoir temporel, est devenu, pour le rester toujours, le centre du monde spirituel.

Avec la chute de l'empire romain commence le moyen-âge, cette période de l'histoire de l'humanité que nous allons étudier ensemble. Nous assisterons à la formation des nouveaux états, qui plus tard dépasseront de si loin en gloire, en sciences et en richesse les plus brillantes créations de l'antiquité. Ces nouveaux états formeront dans leur ensemble la société catholique, et nous verrons l'élément germanique jusqu'alors indomptable, se développer à l'ombre de l'Eglise, fort d'une soumission qui ne lui enlève rien de son éner-

gie native. Cet élément prenant les formes plus diverses sans rien perdre de sa nouvelle souplesse , prouvera que le catholicisme se prête à tous les véritables besoins de l'humanité et suffit à tous. Mais dans les onze siècles qu'embrasse cette période de l'histoire, nous chercherions en vain une division , qui n'ait rien d'arbitraire, qui s'impose d'elle-même à nos travaux. Cependant le besoin d'une classification se ferait à chaque instant sentir, si nous n'en adoptions aucune et par conséquent nous éprouverions quelque embarras , si l'action même de l'Eglise ne nous fournissait une division aussi simple que vraie, aussi précise, qu'elle est naturelle.

Sur les ruines de l'empire d'occident l'Eglise reste seule debout , et son premier devoir , ainsi que son premier besoin , est de convertir les vainqueurs idolâtres ou hérétiques , à qui maintenant la société va appartenir. Elle poursuit cette tâche avec une infatigable persévérance jusqu'au temps de Charlemagne ; alors le catholicisme règne dans toute sa pureté sur le nouvel empire que le roi Franc a fondé, et les pouvoirs politiques de la société chrétienne commencent à se formuler. Du-

rant cette première partie du moyen-âge, l'empire d'orient, victime des formes païennes qu'il a conservées, commence sa longue agonie. C'est en vain qu'Heraclius a renversé la puissante monarchie des Perses ; car une nouvelle société vient de naître dans les déserts de l'Arabie, et le faux prophète Mahomet va lancer ses hardis sectateurs jusqu'aux rives du détroit qui borde Constantinople. Ce ne sera point la race grecque amollie et corrompue, qui repoussera la nouvelle émigration du désert. Constantinople est promis au croissant et plus tard il dominera sur la coupole de cette église de Ste.-Sophie que le schisme a profanée. Déjà l'Islamisme s'est mesuré avec la société qui doit le vaincre. Il est venu au huitième siècle chercher les catholiques jusqu'au centre de la Gaule, et la grande victoire de Charles Martel a brisé le joug barbare qui menaçait nos pères.

Au neuvième siècle, Charlemagne ouvre la seconde période du moyen-âge, période toute d'organisation, comme la précédente avait été une période toute de conversion. L'empire de Charlemagne se dissout, mais d'autres états se forment de ses débris.

L'Allemagne se sépare de la France , la civilisation pénètre dans la Grande Bretagne , les Espagnols sortent des Asturies et commencent la longue guerre , qui finira par l'expulsion des Maures ; les grandes villes de l'Italie se forment ; les communes surgissent de toute part , et déjà celles de la Belgique se distinguent par leur naissante industrie. En même temps le christianisme s'avance au nord vers la Suède et la Norwège , à l'est vers la Pologne , cette Pologne , que l'on verra plus tard opposer une si longue résistance à l'invasion du schisme grec , et se mesurer avec tant d'éclat contre les Turcs.

Cependant au milieu de ce progrès , les mauvaises tendances de l'humanité se décèlent toujours , et bientôt vous les verrez assailir le sanctuaire par l'ambition des princes au dehors , par la simonie au dedans. La société catholique que l'hérésie ne tourmente plus languit dans ce repos , et je ne sais quelle corruption moins barbare , que celle du paganisme , mais plus dangereuse peut-être , l'envahit maintenant. C'est alors que commence la grande question des investitures , cette question , qui eût fait retrograder les chrétiens

vers les temps d'une barbarie absolue , si les empereurs avaient pu la résoudre à leur guise. Mais bientôt elle suscitera de grands troubles et exposera le sacerdoce à de graves périls. Jamais l'Eglise, humainement parlant, n'avait été plus glorieuse et jamais peut-être elle n'avait couru d'aussi grands dangers, lorsque Dieu la sauva en lui donnant pour Souverain-Pontife le fameux Hildebrand. Les préjugés qui si long-temps ont obscurci la gloire de ce beau nom , commencent enfin à se dissiper, et l'incrédulité elle-même salue de son dédain les ignobles calomniateurs de St. Grégoire VII. Ce grand homme rétablit la discipline ecclésiastique , raffermi l'indépendance du sacerdoce , et fit gronder les foudres protectrices de la liberté civile qui plus tard devaient assurer l'indissolubilité du lien nuptial , de ce lien , qui aurait bientôt perdu toute sa sainteté, si le St.-Siège n'eût conservé toute sa puissance.

A partir du douzième siècle jusqu'à la mort de Boniface VIII, en 1303 , c'est-à-dire pendant la troisième période , l'action de l'Eglise se résume d'une manière plus distincte dans celle du St.-Siège, et la société catholique mar-

che d'un pas rapide dans la voie du progrès intellectuel et matériel. Arts , commerce , industrie , liberté , tout se perfectionne ou se développe. Le mouvement est partout dans les idées et dans les choses ; c'est l'âge héroïque de la société chrétienne , l'époque des grandes entreprises et des grandes pensées. Il y a surabondance de sève , et cet excès de force , qui se serait peut-être manifesté au-dedans par de grandes catastrophes , reçoit du St.-Siège sa direction. Le pape Urbain II réalise la grande pensée de Grégoire VII ; il montre aux chrétiens la cité sainte , la ville où mourut le Rédempteur du genre humain , Jérusalem captive ; il les appelle aux armes , et soudain toute la chevalerie de l'occident se précipite vers la Palestine. Ce n'est plus la société Musulmane qui attaquera la société catholique ; celle-ci la devance et porte la guerre chez elle , et si , après une lutte de deux siècles , le champ de bataille demeure aux infidèles , du moins les terres catholiques de l'occident auront désormais peu à redouter de leurs incursions.

Mais les croisades , cette épopée du christianisme , comme la guerre de Troie fut celle

de l'idolâtrie, porteront d'autres fruits encore. Les peuples mêlés sous la bannière de la croix auront appris à se connaître, à s'entendre, et les rapports créés par ce contact donneront un nouvel essor à leur industrie. En même temps l'intelligence humaine devancera dans son rapide essor le progrès de l'ordre matériel, et elle préludera à des luttes plus sérieuses par les querelles de la Scolastique. La commune grandira sur tous les points de l'Europe; en Allemagne elle luttera contre les empereurs, en France elle affermira le pouvoir royal, en Angleterre, en Italie, en Belgique elle couvrira la mer de ses vaisseaux et remplira le monde des produits de son industrie.

Enfin arrive la dernière période du moyen-âge. Après Boniface VIII, l'action des Souverains-Pontifes affaiblis par leurs long dé-mêlés avec les empereurs et bien plus encore par l'imprudente résistance des souverains, perd une partie de son éclat extérieur, et le pouvoir temporel va usurper le droit de diriger la société dans la voie du progrès. Long-temps encore il sera catholique, mais sa foi n'aura plus cette soumission, qui avait

opéré de si grandes choses. Ainsi au lieu de contester, à l'exemple des empereurs de Constantinople, la souveraineté du Saint-Siège, ils mineront indirectement son influence, comme s'ils devaient gagner en autorité ce qu'ils lui refuseront en respect. Alors les diverses races germanes, qui ont fondé les nouveaux empires, ont perdu le souvenir de leur origine commune; elles forment des nations distinctes, et les guerres qui éclatent entre elles, prennent quelque ressemblance avec les guerres si opiniâtres que se faisaient les peuples de l'antiquité. A la charité du Rédempteur, qui faisait de tous les chrétiens une seule famille, succèdent les vues locales et étroites du patriotisme; le lien social qui unissait les peuples, se relâche, et au lieu de chercher avant tout le bien de la chrétienté, chaque prince se fait gloire de ce qu'il s'occupe exclusivement d'agrandir ses états.

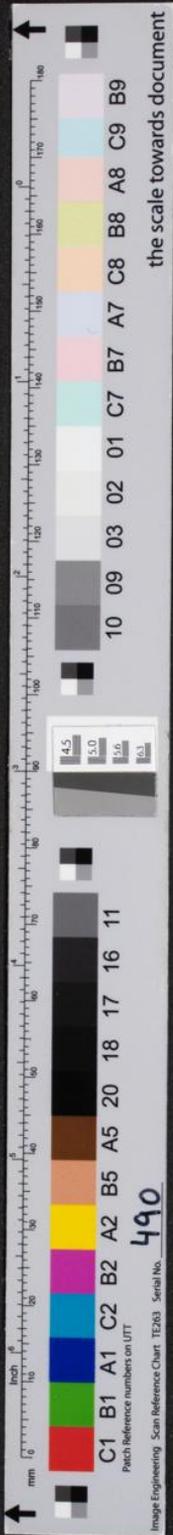
Toutefois l'intelligence humaine continue à se développer, et déjà au milieu de nouveaux intérêts qui surgissent, pendant que la propriété s'assied sur de nouvelles bases, que la liberté civile prend la place du servage, comme celui-ci avait succédé à la servitude des temps

antiques, l'on voit poindre les premiers indices de la grande hérésie, qui viendra clore le moyen-âge. Après les Albigeois contemporains des croisades, après les Vaudois, venus avant eux, Wicleff et Jean Hus arrivent enfin. Et comme s'il entrerait dans les desseins de la Providence de soumettre son Église à une grande épreuve, les Souverains-Pontifes abandonnèrent Rome pour habiter Avignon, et plusieurs antipapes viennent affaiblir la vénération des chrétiens pour cette suprême dignité. Ce sera le temps des grandes découvertes. La boussole d'abord, l'imprimerie, la poudre à canon ensuite, donneront une nouvelle et prodigieuse énergie pour le mal comme pour le bien à la société catholique. L'Europe deviendra un champ trop étroit pour les grandes batailles qui vont s'y livrer, et les chrétiens iront chercher un autre monde dans l'Amérique, et se frayeront par le Cap de Bonne-Espérance une autre route vers les trésors que recèle l'Orient.

Ainsi le moyen-âge, qui commence au milieu d'une profonde barbarie, se termine au moment où il a préparé tous les matériaux de notre civilisation actuelle, mis en présence

tous les élémens qui doivent pendant trois siècles s'entre-choquer avec une si terrible violence. Messieurs, je n'ai point à vous parler des événemens qui ont suivi la réforme. Notre tâche a pour limite le moyen-âge lui-même, et pendant ce premier semestre nous aurons seulement à nous occuper des deux premières périodes de son histoire. Chacune d'elle est une initiation à celle qui vient après, car tout s'enchaîne dans les événemens humains comme dans les voies de la Providence. Bénissons-la de nous avoir prodigué le trésor de ses lumières; bénissons-la surtout de ce que nous n'essayons point de faire de la science sans le secours de Celui de qui vient toute science.

FIN.



the scale towards document

nt pendant trois
ne si terrible vio-
nt à vous parler
nivi la réforme.
e moyen-âge lui-
er semestre nous
cuper des deux
stoire. Chacune
qui vient après,
événemens hu-
le la Providence.
rodiqué le trésor
a surtout de ce
aire de la science
qui vient toute



